

car depuis elle a changé son cours. Ils élevèrent à la hâte sur ses rives, une méchante cabane d'écorces, et ils y couchèrent leur malade aussi bien qu'ils purent.

Le premier souci du Père fut de consoler ses compagnons. Il les exhorta à la confiance en Dieu qui ne les abandonnerait pas dans ces vastes solitudes. Puis il leur donna quelque temps pour se disposer au sacrement de pénitence qu'il voulait encore leur administrer. Il acheva dans l'intervalle ce qui lui restait à dire de son bréviaire pour ce jour-là. Car quelque inconvénient qu'il eut eue dans le voyage, il voulut le réciter jusqu'au dernier jour de sa vie.

Après avoir entendu la confession de ses bien aimés compagnons, il les envoya prendre un peu de repos. Quand il sentit l'agonie qui approchait, il les appela, et remettant à l'un d'eux le crucifix qu'il portait à son cou, il le pria de le tenir élevé en face de lui. Portant les yeux sur cette image bénie, la fixant de son regard, il fit sa profession de foi d'une voix ferme, remercia Dieu de sa miséricorde incomparable qu'il lui faisait de mourir Jésuite, missionnaire abandonné au milieu d'un désert.

Ensuite il se tut, se recueillit, pour s'entretenir en lui-même avec Dieu ; de temps à autre il laissait échapper quelques pieuses aspirations. Il entra en agonie, mais une agonie douce et tranquille ; ses lèvres mourantes murmurèrent le nom de Jésus et Marie, qu'il prononça plusieurs fois, et en même temps, comme si quelque chose se fut présenté devant ses yeux, il les haussa tout d'un coup, un peu au-dessus de son crucifix, et regardant toujours fixément de ce même côté, le visage souriant et tout enflammé, il rendit paisiblement sa bienheureuse âme à son Créateur, un samedi, le 19 mai 1675, entre onze heures et minuit (*Rel.* 1675).

« Ainsi, dit M. Garneau, se termina dans le silence des forêts, la vie d'un homme dont le nom retentit aujourd'hui plus souvent dans l'histoire que celui de bien des personnages qui faisaient alors du bruit sur la scène du monde, et qui sont pour jamais oubliés »

Après avoir versé bien des larmes sur le corps de leur Père, les deux compagnons du missionnaire allèrent l'enterrer sur une petite colline voisine et ils plantèrent une grande croix auprès de sa tombe. Ayant accompli ce dernier devoir, ils s'embarquèrent tout tristes, le lendemain, pour continuer leur route à Michillimackinac.

Deux ans plus tard, au printemps (1677), les sauvages Kiskakon, que le P. Marquette avait instruit à la pointe du St. Esprit, s'en revenaient des environs du lac des Illinois, où ils avaient pas-